JAZZ magazine

AVEC KID ORY

UN DEMI-SIÈCLE DE JAZZ A PARIS

SEPTEMBRE 1956
★ N° 20 ★

100 F

A 69 ans Edward " Kid " Ory n'avait jamais quitté les Etats-Unis. Louis Armstrong a dit de lui : « Le jour où il viendra en Europe, c'est qu'un pont aura été construit au dessus de l'Atlantique ».

JE ME SOUVIENS DE BUDDY BOLDEN, KING OLIVER ET DE CE GAMIN EN CULOTTE COURTE QUI NE S'APPELAIT PAS ENCORE SATCHMO

par KID ORY

Mon premier instrument fut un banjo que je confectionnai moi-même avec une boîte à cigares. Quand j'eus dépassé mes dix ans, mon père m'acheta un vrai banjo de la Nouvelle-Orléans.

A treize ans, je montai un orchestre là où j'habitais alors, à Laplace, en Louisiane, à environ quarante-cinq kilomètres de la Nouvelle-Orléans. Nous avions un violon construit avec les moyens du bord, une basse, une guitare, un banjo et une chaise en guise de batterie. Nous mettions de côté tout l'argent que nous pouvions ramasser, pour acheter de meilleurs instruments par la suite. On allait partout où il y avait du monde, et on se donnait du mal. On commençait à remplir notre caisse, et je décidai d'organiser des « pique-niques », avec bière et salade : 15 cents pour entrer et danser. Nous jouions les mêmes morceaux qu'aujourd'hui, comme « Pallet on the Floor » et quelques valses. Nous avions l'habitude de nous rendre à la Nouvelle-Orléans en fin de semaine pour écouter les différents orchestres qui se produisaient dans les jardins publics. Quand ils avaient joué un morceau une fois, nous étions capables de le jouer à notre tour. Si nous n'avions pas tout piqué, nous prenions deux de leurs morceaux pour en faire un.

Buddy Bolden était un de ceux que j'entendis, et aussi Edward Clem, qui avait quatre ou cinq musiciens.

J'eus l'occasion de parler une fois à Bolden, au cours d'une visite que je rendis à ma sœur, à la Nouvelle-Orléans. Je venais juste de rentrer du magasin de musique où j'avais acheté un trombone, et j'étais en train de l'essayer. Buddy passait sur le trottoir. Il m'entendit jouer et frappa à la porte. J'allai ouvrir et il me dit : « Bonjour, jeune homme, était-ce bien vous qui jouiez du trombone » ? Je lui répondis que je venais de l'acheter. Il me dit « Ça va, j'ai justement besoin d'un trombone. Ça vous dirait de venir jouer avec moi ? » Je lui dis qu'il fallait qu'il demande la permission à ma sœur, qui répondit que j'étais trop jeune. Il fallait que je retourne chez moi. J'avais environ quatorze ans. C'était juste l'année avant que je vienne habiter à la Nouvelle-Orléans.

Par la suite, chaque fois que je le pouvais, j'allais écouter Buddy Bolden jouer. J'allais dans le parc où le bal allait avoir lieu, alors qu'il n'y avait pas encore un chat.

Quand le moment était venu pour le bal de débuter, il avait l'habitude de dire « on va dire aux gosses de s'amener ». Il embouchait sa trompette et soufflait par la fenêtre ouverte. Et tout le monde rappliquait en courant.

Plus tard, j'eus aussi une fanfare à mon compte. Quand j'avais une affaire, je pouvais fournir autant de musiciens qu'on le désirait. J'avais un écriteau sur ma maison : « Orchestre et fanfare ». Il fallait être aveugle pour ne pas le voir.

A ce moment-là, on faisait de la publicité pour les bals ou les excursions en promenant en ville un char muni d'une enseigne, et sur lequel jouait un orchestre.

J'eus l'idée de faire de la publicité pour mon orchestre de la même manière. Je louai une voiture de déménagement, je fis faire par un copain un panneau avec mon nom « Kid Ory » en grosses lettres, avec mon adresse et mon numéro de téléphone.

Après ça, je reçus des tas de demandes, et je ne tardai pas à être bien connu.

C'était à qui enfoncerait l'autre, chaque fois que deux orchestres se rencontraient dans les rues. Freddy Keppard nous surpassait largement à chaque fois, parce qu'il avait un trompette plus puissant que celui que nous avions au début. Puis ce fut à notre tour d'écraser tous nos rivaux. J'avais le public pour moi. Quand l'orchestre concurrent avait fini de jouer, les gens attachaient les deux voitures ensemble pour empêcher les autres de se sauver devant nous.

J'avais l'habitude de leur dire : «Je vous laisserai vous tirer quand je penserai que c'est le moment ». C'était le frère de Mutt Carey qui jouait du trombone. Je l'aimais bien, mais il ne m'aimait pas. Il était passablement jaloux parce que Mutt vint jouer avec moi. Je « l'enterrai » au cours d'une rencontre...

Pendant le mardi gras, on s'en payait une drôle de tranche ! Toute la journée et toute la nuit, les orchestres défilaient dans les rues en donnant tout ce qu'ils pouvaient. Des fois, nous jouions pour une association amicale de gens de couleur de la ville, et nous marchions en tête de leur défilé.

Les blancs avaient leur roi, qui se montrait dans Canal Street. Les noirs avaient aussi le leur, baptisé le « Roi des Zoulous », qui s'exhibait dans Basin Street, accoutré de plumes bizarres et de paillons. C'était quelque chose !...

La première fois que je vis Louis Armstrong, c'était encore un gamin qui jouait du cornet das l'orchestre du Waif's Home (maison de redressement), au cours d'un défilé dans les rues. Même à ce moment-là, il attirait déjà l'attention.

J'avais ma fanfare que j'employais pour les enterrements, les défilés et les « pique-niques ». Benny, mon drummer, avait pris Louis sous son aile.

Un beau jour, Benny amena Louis, qui venait tout juste d'être libéré du Waif's Home, au Parc National, où je jouais pour un « pique-nique ». Benny me demanda si

j'autorisais Louis à jouer avec nous. Je me souvins du gamin du défilé et j'acquiesçai avec plaisir.

Louis monta sur l'estrade et joua « Ole Miss » et le blues, et toute l'assistance s'extasia sur ce gamin en culotte courte qui jouait tellement bien. Ce qu'il avait fait m'avait tellement plu, que je lui dis de revenir jouer avec nous chaque fois qu'il le pourrait.

Il vint plusieurs fois aux différents endroits où je travaillais, et il devint un de mes bons copains. Il était toujours accompagné de Benny, mon batteur.

Dans les endroits où il y avait du monde, Benny avait l'habitude de lier son poignet à celui de Louis pour qu'il ne se perde pas.

King Oliver me quitte... j'engage Louis Armstrong.

Dans mon orchestre de danse, à ce moment-là, vers 1917, c'était Joe « King » Oliver qui tenait la trompette.

Je reçus une offre pour aller à Chicago avec mon groupement, mais je m'en tirais trop bien à la Nouvelle-Orléans pour en partir. Joe, cependant, et Jimmy Noone, qui était mon clarinettiste, décidèrent de tenter l'aventure.

Joe me dit, avant de s'en aller, qu'il pouvait me recommander à quelqu'un. Je l'en remerciai mais je lui dis que j'avais déjà choisi son remplaçant.

Il y avait un bon nombre d'excellents trompettes expérimentés en ville, mais aucun d'entre eux n'avait les possibilités du jeune Louis.

Je vins le voir, et je lui dis que, s'il pouvait se procurer une paire de pantalons longs, j'avais du travail pour lui.

Deux heures plus tard, Louis était chez moi, impatient de commencer.

Je remplissais des engagements d'une soirée dans toute la Nouvelle-Orléans, pour les Yachts-Clubs et divers cercles, donnant des bals à mon compte dans la Salle de Pete Lala, chaque dimanche, et dans une autre, chaque lundi. C'étaient les meilleures affaires de la ville.

Après qu'il eut commencé à jouer avec nous, Louis fit des progrès si rapides que c'était surprenant. Il avait beaucoup d'oreille, et une excellente mémoire.

Il suffisait de lui siffler ou de lui fredonner un nouveau morceau, pour qu'il le sache parfaitement. Et quand il avait joué un morceau une fois, il ne l'oubliait plus.

En six mois, toute la Nouvelle-Orléans connut Louis.

Quand Louis oublie les paroles d' " Heebie jeebies ".

Je ne sais pas qui eut l'idée d'enregistrer le « Hot Five ». C'est peut-être Richard M. Jones qui travaillait pour la compagnie « Okeh » à Chicago, à ce moment-là, accompagnant différentes chanteuses de blues au piano, et choisissant les morceaux. C'est peut-être par son intermédiaire que « Okeh » entra en contact avec Louis.

L'idée était que nous monterions un orchestre régulier pour le « Dreamland », et que cinq des membres de l'orchestre feraient des disques ensemble.

J'arrivai à Chicago quelques semaines avant Louis, et je jouai dans différents clubs Quand Louis fut sur place, on répéta pendant plusieurs jours, avant de débuter au « Dreamland ». Nous avions Johny St-Cyr et Lil avec nous. Nos premiers disques. furent enregistrés aux Studios « Okeh » de Chicago, et évidemment, à ce moment-là, nous n'imaginions pas le succès considérable qu'ils allaient remporter.

Les gens étaient fous de jazz et de charleston, et notre genre de musique plut énormément.

L'époque était prospère, et les gens avaient de l'argent pour acheter des disques.

Une chose qui contribua à aider la vente fut que, pendant un moment, les gars de chez « Okeh » donnèrent une photo de Louis à tout acheteur d'un disque. Comme Louis était très populaire, les ventes ne tardèrent pas à s'accroître.

Les disques remportaient un gros succès, et « Heebie Jeebies » était alors un disque qu'on vendrait de nos jours à plus d'un million d'exemplaires, dans les mêmes conditions. C'est dans ce disque que Louis oublia les paroles et se mit à improviser des syllabes dépourvues de sens. Nous eûmes bien du mal à ne pas rire pendant l'enregistrement. Louis déclara évidemment qu'il avait oublié le texte, mais je ne sais s'il n'avait pas prémédité son expérience en « scat ». En tout cas, c'est ce qui fit le succès du disque.

Le " Hot Five " n'exista jamais qu'au studio.

Le « Hot Five » ne fut jamais un orchestre régulier et ne se produisit pas en public, à l'exception de quelques galas de charité.

Nous prenions un congé d'une heure à l'endroit ou chacun de nous jouait, pour apparaître ensemble, et retourner ensuite à notre travail personnel.

Nos séances d'enregistrement avaient lieu de la manière suivante : les types de chez « Okeh » disaient à Louis le nombre de faces qu'ils voulaient.

Ils ne lui imposaient aucun morceau particulier, ni aucune manière de jouer. Louis nous donnait alors la date de l'enregistrement, et des fois, m'appelait pour me dire : « Il me manque un morceau pour la prochaine séance. Penses-tu pouvoir en faire un ?» C'est ainsi que fut composé « Savoy Blues », deux jours avant l'enregistrement.

On arrivait au Studio vers 9 ou 10 heures du matin. On n'avait pas besoin de faire des disques la nuit, toutes lumières éteintes, ou de se saouler, comme certains musiciens pensaient devoir le faire pour bien jouer.

Au début, on enregistra selon le procédé acoutisque, avec un pavillon séparé pour chaque musicien.

L'ingénieur nous rapprochait ou nous éloignait des pavillons pour obtenir l'équilibre voulu. Par la suite, évidemment, on adopta la méthode d'enregistrement électrique.

Au studio, si on avait à jouer un morceau nouveau, on le voyait une fois ou deux avant de l'enregistrer pour de bon. On enregistrait facilement et vite. En fait, les disques que j'ai fait avec le « Hot Five », ont été les plus faciles à « mettre en boîte » de ma carrière.

Nous n'avons gaché que très peu de cire. Parfois, l'un de nous ne se souvenait plus de l'ordre des chorus et oubliait de « rentrer » au moment voulu. Même dans ce cas, nous essayions de réparer aussitôt l'erreur.

Quand nous avions terminé une face, Louis nous demandait : « Est-ce que ça allait ?» Et si l'un de nous pensait que nous pouvions la refaire mieux, nous refaisions une version sur le champ.

Je pense que l'une des raisons pour lesquelles ces disques furent si réussis, est le fait que les types de chez « Okeh » nous laissaient tranquilles, et n'essayaient pas de jouer aux experts avec nous.

Une autre raison est que nous connaissions bien la manière de jouer de chacun d'entre nous, après tant d'années passées à travailler ensemble. Et évidemment, il y avait Louis. Rien ne peut aller de travers quand il joue. J'ai toujours préféré son style à celui de tous les autres.

Je ne veux rien enlever à « King » Oliver, mais j'ai toujours pensé que Louis était le plus grand, et je pense toujours de même.